Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

30 | 2019
Précieux

Quelle sacralité pour l'objet de luxe ? Regard sur la société romaine au temps de Pline l'Ancien (I^{er} siècle apr. J.-C.)

The Sacrality of Luxury Objects. A Look at Roman society in the time of the Elder Pliny (1st century AD)

Pierre Schneider

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4278>

DOI : 10.4000/gradhiva.4278

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2019

Pagination : 32-51

ISBN : 978-2-35744-113-2

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Pierre Schneider, « Quelle sacralité pour l'objet de luxe ? Regard sur la société romaine au temps de Pline l'Ancien (I^{er} siècle apr. J.-C.) », *Gradhiva* [En ligne], 30 | 2019, mis en ligne le 31 mars 2021, consulté le 02 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.4278>

Quelle sacralité
pour l'objet
de luxe ?

*Regard sur la
société romaine
au temps de Pline
l'Ancien (I^{er} siècle
apr. J.-C.).*

Mots clefs:
luxe, Rome antique, océan
Indien, sacré, transgression

Pierre
Schneider

Cette contribution est une proposition de réponse d'historien à une question posée par des anthropologues: quelle sacralité les objets précieux peuvent-ils posséder? J'ai abordé le problème dans le domaine de l'histoire antique, en me concentrant sur une catégorie spécifique d'objets précieux, à savoir les objets de luxe. Dans une première section, je définis le cadre spatial, temporel et social de cette étude, en l'occurrence la société romaine du Haut-Empire: c'est une société demandeuse d'objets précieux et/ou luxueux importés de l'Orient lointain. Dans la section suivante, je cherche à déterminer dans quelle mesure ces biens relèvent à la fois des catégories du précieux et du luxueux. Cette clarification conceptuelle conduit en dernière partie à poser la question de l'éventuelle forme de sacralité que ces objets de luxe ont pu endosser.

1. Tout au long de cet article, les mots «objets» et «biens» seront utilisés de façon indifférenciée.

2. Pour la situation dans les sciences sociales contemporaines, voir Abélès 2018: 15-17.

3. La consommation d'objets de luxe est concentrée à Rome et dans la péninsule italienne (depuis 70 av. J.-C., tous les habitants de la péninsule possèdent la citoyenneté romaine).

4. Bataille au cours de laquelle le futur Auguste défait Marc Antoine et Cléopâtre et met fin aux guerres civiles qui déchiraient Rome.

5. Longtemps négligés par les historiens de l'économie antique, ces échanges à très longue distance reçoivent désormais l'attention qu'ils méritent (voir, par exemple, Wilson et Bowman 2018: 1-26).

6. Yémen et partie occidentale du sultanat d'Oman.

7. Au sud se trouvaient des royaumes tamouls – Cōla, Pandya et Cera –; au nord-ouest régnait la dynastie Kusāna.

8. Sri Lanka.

9. L'assimilation des Sères de la géographie antique aux Chinois est impropre.

10. Époque délimitée par la mort d'Alexandre le Grand (323 av. J.-C.) et la bataille d'Actium.

11. Les pistes reliant les ports de la mer Rouge égyptienne à la vallée du Nil et à Alexandrie passaient par ce désert.

Comment concevoir la sacralisation des biens précieux? Depuis l'*Essai sur le don*, la question semble plus familière à l'anthropologie qu'à l'histoire. Marcel Mauss a, en effet, montré que les biens précieux détiennent des qualités ou des propriétés très particulières: le précieux est pour ainsi dire doté d'une force qui oblige, suscitant l'obligation absolue de rendre. Là se trouverait la nature sacrée des biens précieux, et l'on devine, en arrière-plan de l'échange, des enjeux d'ordre politique, économique, juridique, moral, religieux et social (Mauss 1925, en particulier 110-119). Or, vus sous l'angle de l'échange et de ses enjeux, les biens précieux deviennent accessibles à l'enquête historique, sous réserve de les identifier plus précisément¹. Relèvent en effet de cette dénomination les biens patrimoniaux, les objets de prestige, les œuvres d'art, les objets de valeur et d'autres encore, parmi lesquels les objets de luxe occupent une place particulière, car ils sont généralement en conflit avec le jugement moral et social.

C'est donc cette question de la possible sacralité de l'objet de luxe que je voudrais aborder dans cet article, en considérant non pas les sociétés contemporaines, mais la société romaine antique. L'enquête ne s'annonce pas aisée. En effet, les sources qui renseignent sur la nature des biens de luxe, leur circulation et leur consommation sont clairsemées et biaisées; quant à l'objet de luxe, il reçoit encore peu d'attention dans la littérature universitaire². Cette étude se déroulera en trois étapes. Je commencerai par en définir le cadre documentaire, spatial, temporel et social, à savoir la société romaine et italienne entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C.: c'est une société demandeuse d'objets précieux et/ou luxueux importés de l'Orient lointain, dont Plin l'Ancien nous parle beaucoup – d'où le fait qu'il soit fait principalement référence ici à cette période de l'histoire. Dans la section suivante, je chercherai à déterminer dans quelle

mesure ces biens relèvent à la fois des catégories du précieux et du luxueux. Pour finir, je tenterai d'établir quel genre de sacralité ces objets de luxe ont pu endosser. L'on présume déjà qu'elle sera marginale, voire transgressive.

LE TERRAIN DE L'ENQUÊTE : ROME, LES ROUTES DE L'OCÉAN INDIEN ET LA CONSOMMATION D'EXOTICA AU I^{ER} SIÈCLE APR. J.-C.

De même que l'anthropologue délimite son «terrain d'étude», l'historien se doit de circonscrire son enquête. Or, pour qui cible les objets précieux et la consommation de biens de luxe dans l'Antiquité, il n'y a pas d'hésitation possible: c'est la société romaine et italienne des débuts du Haut-Empire (voir ci-après) qui s'impose³. Certes, le monde grec, l'Égypte pharaonique ou l'Empire assyrien n'ont pas ignoré la circulation et l'usage de tels biens. Néanmoins, le monde romain occupe une place exceptionnelle: d'une part, la documentation est incomparablement plus fournie; d'autre part, la circulation des biens de luxe, tant par son volume que par les connexions à très longue distance et les flux financiers qui la soutiennent, est absolument unique dans toute l'Antiquité. Une seule société antique a véritablement connu un marché du luxe: Rome.

Les divisions chronologiques classiques font débiter le Haut-Empire par la bataille d'Actium (31 av. J.-C.)⁴. La disparition de la *respublica* ouvre la voie à Auguste, fondateur d'un nouveau régime, le principat: un certain nombre d'institutions républicaines subsistent – les comices, le sénat –, mais elles se réduisent à être les auxiliaires du prince. La concentration des pouvoirs entre les mains de celui-ci a permis la création d'une administration unifiée et adaptée à l'immensité de l'Empire.

Les successeurs d'Auguste ne laissant pas la place aux espérances de restauration d'un pouvoir « républicain », le régime impérial s'est perpétué sans trop de difficultés jusqu'au début du III^e siècle apr. J.-C.

L'avènement du Haut-Empire coïncide plus ou moins avec un moment important de l'histoire économique et sociale du monde romain. On constate, en effet, un essor remarquable de la demande de biens produits par différentes sociétés reliées à l'océan Indien⁵ – Corne de l'Afrique, Arabie « Heureuse⁶ », Inde du Nord-Ouest et du Sud⁷, Taprobane⁸ – et par la Chine des Han⁹. Il serait erroné de dire que ce phénomène commence avec l'avènement d'Auguste. En effet, on peut suivre le développement de relations – notamment maritimes *via* la mer Rouge – entre le monde méditerranéen et ces contrées « orientales » dès l'époque hellénistique¹⁰. La pratique de la navigation directe vers l'Inde est inaugurée vers 120 av. J.-C. Les répercussions de ce moment historique sont manifestes : ainsi, des inscriptions de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C., trouvées dans le désert oriental d'Égypte¹¹, montrent l'apparition d'une fonction nouvelle dans le royaume des Ptolémées, officiellement nommée « épistratégie de la mer Érythrée et de la mer Indienne¹² », signe que les échanges maritimes avec l'océan Indien ont atteint un niveau suffisant pour qu'un agent royal y soit préposé.

Néanmoins, c'est la domination de Rome en Méditerranée qui modifie radicalement le tableau, surtout avec l'arrivée du principat : la mise en place de réseaux marchands actifs, l'accroissement des ressources financières des couches sociales supérieures, le développement d'un goût raffiné, une intense compétition sociale ainsi que d'autres facteurs, identifiés ou non, stimulent les échanges entre la Méditerranée d'un côté, l'océan Indien et l'Asie orientale de l'autre. D'une part, des produits connus depuis des temps plus anciens – encens, myrrhe, poivre, ivoire, etc. – sont de plus en plus prisés à Rome, à la faveur de nouveaux modes de consommation : on en veut davantage, on demande des qualités différentes, on invente de nouveaux usages¹³. D'autre part, une frange de la société romaine s'attache à des produits que les Grecs connaissaient mais dont ils n'étaient pas très demandeurs (tels le gingembre, le *malobathron*¹⁴, le nard du Gange, les perles, l'écaille de tortue, la soie).

La nature et le niveau de consommation de la société romaine du Haut-Empire sont documentés par différentes sources qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici, excepté deux. Tout d'abord, un ouvrage que l'on date approximativement du milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. : le *Périple de la mer Érythrée*¹⁵. L'auteur, anonyme, passe en revue les escales des routes maritimes de l'océan Indien occidental – nommé « mer Érythrée » – en Afrique de l'Est, dans la péninsule Arabique – golfe Persique compris – et en Inde, jusqu'au delta du Gange. Il fait aussi l'inventaire du fret qu'un marchand au long cours peut y embarquer. Le résumé suivant, très sommaire, est néanmoins éloquent quant à la diversité de ce qui était apporté aux consommateurs méditerranéens : produits à usage alimentaire ou médicinal (riz, sucre de canne...); étoffes variées (cotonnades, soie...); esclaves; matériaux

bruts ou transformés (acier indien, teck, ébène, *asbestos* [amiante]...); gemmes (diamants, turquoises, béryls, opales, cristaux de roche...) et perles; écailles de tortue, cornes de rhinocéros, ivoire et autres produits d'origine animale; résines aromatiques et épices; autres produits d'origine végétale (par exemple, l'indigo)¹⁶.

La majeure partie des produits cités ici apparaissent aussi dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, deuxième auteur méritant d'être signalé. Cet ouvrage en trente-sept livres, dédié à l'empereur Titus en 77 apr. J.-C., est une prodigieuse collection de savoir. Pline a voulu inventorier et décrire l'ensemble de l'univers – *natura rerum* (voir *infra*, p. 14) : du monde céleste (livre II), il passe à la géographie du monde connu (livres III à VI), puis à l'homme (livre VII), aux animaux (livres VIII à XI) et aux plantes (livres XII à XIX); les livres XX à XXXII sont consacrés aux remèdes tirés des plantes et des animaux; les livres XXX à XXXVII font l'inventaire de l'univers minéral (pierres, métaux et gemmes). À la différence du *Périple de la mer Érythrée*, Pline l'Ancien ne donne pas de listes brutes. En encyclopédiste, il décrit, commente et juge¹⁷. Aussi, en dépit de ses partis pris et de ses négligences, aucun autre ouvrage ne donne une vue d'ensemble aussi cohérente sur la façon dont la société romaine consommait les marchandises expédiées d'Orient, c'est pourquoi il est presque l'unique source utilisée ici¹⁸.

Avant de clore cette section, il me reste à dire pour quelle raison je cible une catégorie précise de produits, à savoir les produits provenant des parties orientales du monde, au-delà des frontières de l'Empire. D'une part, ceci permet d'avoir un objet d'étude bien défini, à savoir les biens « exotiques ». Ceux-ci étaient identifiés comme tels par les intéressés, qui les distinguaient parfaitement des productions « indigènes¹⁹ »; ils circulaient par les routes des échanges à longue distance, avec tout ce que cela supposait de moyens matériels et financiers, de risques, de transferts culturels, etc.; ils répondaient à une demande expresse de certaines couches sociales. D'autre part, les *exotica* acheminés par les routes de l'Orient avaient un statut particulier, car s'il existe des biens de luxe étrangers non orientaux²⁰, ceux qui proviennent de l'Inde, de l'Arabie et de la Chine se singularisent. En effet, ces contrées offrent une variété de produits inégalable, et leur nom est à lui seul chargé de prestige (Schneider 2014: 21-23). L'existence même du *Périple de la mer Érythrée*, c'est-à-dire d'un ouvrage *entièrement* dévolu aux importations *via* les routes de l'océan Indien, en est la preuve par excellence. L'attrait exercé par les *exotica* de l'Arabie et de l'Inde est aussi décelable chez Pline l'Ancien. Ainsi, constatant l'importance de la route maritime vers l'Inde à son époque, il écrit²¹:

Il n'est pas une année où l'Inde ne soustrait à notre empire moins de 50 millions de sesterces et ne nous renvoie en échange des marchandises qui se vendent chez nous au centuple.

(Pline l'Ancien : VI, 101)

12. C.-à-d. la mer Rouge et l'océan Indien occidental.

13. Par exemple, l'utilisation du poivre comme assaisonnement et non plus seulement comme ingrédient de la pharmacopée.

14. Peut-être une sorte de cannelle.

15. Voir la traduction commentée de Lionel Casson (*The Periplus Maris Erythraei*, Princeton University Press, 1989).

16. Le *Périple de la mer Érythrée* n'est pas exhaustif : il ignore, entre autres, les animaux vivants, dont certains caractérisent le développement du luxe privé (par exemple, les perroquets).

17. Au sujet des positions morales et politiques de Pline à l'égard du luxe – qu'il partage avec une partie de l'élite romaine –, voir, par exemple, Citroni Marchetti 1991: 175-278.

18. Il existe d'autres documents écrits, mais leur exploitation nécessiterait une recherche beaucoup plus longue que celle proposée ici.

19. Chez Pline, les adjectifs *externus* et *peregrinus* peuvent qualifier ce qui provient des contrées qui n'appartiennent pas à l'Empire (voir Pline l'Ancien: XIII, 127; IX, 24; XIV, 1; XXII, 118; XXVIII, 6). La locution « qui vient d'un monde étranger », ou « d'un autre monde », peut remplir le même office (*ibid.*: X, 19; VIII, 7; VIII, 223; XII, 45; XXXVI, 116).

20. Par exemple, l'ambre baltique, recherché dès le I^{er} siècle av. J.-C. Il était fourni par des tribus de Germanie (voir Dubois-Pélerin 2008: 215).

21. Les citations de Pline l'Ancien dans le texte sont toutes empruntées à la traduction de Stéphane Schmitt (2013), à l'exception de celles tirées du livre II, empruntées à Jean Beaujeu (1950). Les traductions des extraits suivants ont été modifiées par l'auteur : livre XII, 19; livre XXXVII, 1 et 21-23.

Arabia eudaemon ex Plinio lib. VI cap. 28, v. 1600-1699 (carte de l'Arabie d'après Plinie l'Ancien). Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, CPL GE DD-2987 (10139).

22. Utilisés dans les cérémonies funéraires et religieuses, mais aussi en médecine et en parfumerie.

23. Il s'agit de vases en fluorine, matière première importée de Carmanie (Iran occidental). Voir Dubois-Pélerin 2008: 212-213.

24. On ignorait encore que la soie était produite par un insecte. Les premières connaissances sur ce sujet semblent arriver quelques décennies après Plinie l'Ancien.

25. Bois précieux originaire d'Afrique du Nord.

Dans sa description des aromates – encens et myrrhe²² – que fournit l'Arabie Heureuse, il fait ce commentaire :

En vérité la mer de l'Arabie est plus « heureuse » encore [que la terre d'Arabie] : c'est en effet de là que ce pays tire les perles qu'il nous envoie et, selon l'estimation minimale, ce sont 100 millions de sesterces que l'Inde, les Sères et cette péninsule Arabique enlèvent tous les ans à notre empire, tant nous coûtent cher les plaisirs et les femmes.

(Plinie l'Ancien : XII, 84)

Plus intéressant encore, Plinie termine son *Histoire naturelle* par la liste des biens les plus précieux que produit la nature mère de toutes choses (*parens omnium rerum*) :

Quant aux produits eux-mêmes, le plus grand prix (maximum pretium), parmi ceux qui naissent dans la mer, est atteint par les perles ; parmi ceux qui sont à la surface du sol, par les cristaux ; parmi ceux qui sont dans le sol, par les diamants, les émeraudes, les gemmes et les objets murrhins²³ ; parmi ceux qui sortent de la terre par l'écarlate, le laser ; parmi les feuillages, par le nard et les étoffes des Sères [la soie²⁴] ; parmi les arbres, par le citre²⁵ ; parmi les arbustes, par le cinname, la casia, l'amomum ; parmi le suc des arbres ou arbrisseaux, par le succin, l'opobalsamum, la myrrhe, l'encens ; parmi les racines, par le costus. Dans les produits tirés des êtres qui respirent, le plus grand prix revient, parmi les animaux qui vivent sur la terre, aux dents des éléphants ; parmi les animaux

marins, à l'écaille de tortue ; parmi les peaux, à celles que teignent les Sères et à la toison des chèvres d'Arabie que nous avons appelées ladanum ; parmi les êtres à la fois terrestres et marins, [...] à la pourpre. [...] Il ne faut pas manquer de dire que l'or, à propos duquel tous les mortels se rendent fous, occupe à peine le dixième rang en prix.

(Ibid. : XXXVII, 205)

Dans cette liste, seuls les noms soulignés désignent des productions non originaires de l'Orient, révélant par contraste la part écrasante de cette partie du monde.

L'OBJET PRÉCIEUX ET L'OBJET DE LUXE

« Objet précieux » et « objet de luxe » sont deux concepts partageant des caractères communs sans être superposables l'un à l'autre, ne serait-ce que par le jugement défavorable souvent porté sur l'objet de luxe, perçu comme superflu. Il faut cependant aller plus avant dans la clarification des termes « biens de luxe » et « bien précieux » : quelle signification leur prêter dans le contexte de la Rome du Haut-Empire ? Quels traits partagent-ils ? En quoi ne sont-ils pas assimilables ?

Si le mot « précieux », en français, signifie à la fois qu'un bien atteint un prix élevé et qu'il jouit d'une grande importance pour celui qui le recherche ou le détient, alors l'on peut dire que les *exotica* de l'Orient relèvent de la catégorie du précieux. En effet, l'adjectif latin *pretiosus* recouvre cet ensemble sémantique. Chez Pline l'Ancien, on le trouve, par exemple, appliqué aux perles indiennes :

Autant le prix des perles indiennes dont nous avons parlé en leur lieu est élevé, autant celui du corail l'est chez les Indiens. En effet le coût de ces choses ne repose que sur la croyance (persuasio) des peuples [...]. Le prestige des grains de corail²⁶ chez les Indiens, hommes compris, vaut (non minus pretiosa) celui des perles indiennes chez nos femmes.

(Ibid. : XXXII, 21-23)

Le mot *pretiosus* qualifie autant le prix élevé que le caractère désirable des marchandises – perles et corail. Il en est de même dans le passage suivant, qui se réfère à une résine aromatique analogue à l'encens et originaire du plateau iranien :

On appelle Ariane une nation frontalière des Indiens, qui possède une épine précieuse par ses larmes (pretiosa) semblables à celles de la myrrhe, d'approche difficile en raison des piquants qui y sont attachés.

(Ibid. : XII, 33)

Le substantif *pretium* (« prix ») fonctionne de la même façon que *pretiosus*. Quand Pline l'Ancien écrit : « Les perles occupent le premier rang et le faite de tous les objets précieux (*columen omnium rerum pretii*) » (IX, 106), il va de soi que la valeur monétaire – le prix du marché – et la valeur symbolique de l'objet – celle qui crée l'attachement aux choses – sont réunies dans cette notion de *pretium* : c'est elle qui fait entrer les perles dans la sphère du précieux.

Assurément Pline l'Ancien, comme d'autres auteurs de l'époque, a conscience que *pretiosus* exprime à la fois la valeur d'échange et la valeur symbolique de l'objet, lesquelles contribuent ensemble à la formation du prix. On trouve en effet, dans *l'Histoire naturelle*, des remarques éparses sur ce qui constitue la valeur d'échange : elle est créée par la rareté, la production et les risques associés, le transport et ses aléas, la fragilité de l'objet et ainsi de suite. Pour reprendre l'exemple des perles, elles ne se trouvent, dit Pline, que dans un nombre réduit d'endroits de l'océan Indien ; les plongeurs effectuent un travail de collecte pénible et dangereux ; pour les faire venir en Italie, il faut traverser un océan infesté de monstres – baleines, cachalots... – et un désert hostile – les pistes du désert égyptien entre la mer Rouge et le Nil : tout ceci explique leur prix élevé (voir Pline l'Ancien IX, 106)²⁷.

Mais lorsque Pline affirme (*supra*) que le prix des perles repose aussi sur la *persuasio* (« conviction », « croyance », « opinion »), il désigne ce que l'on peut nommer « valeur symbolique » des biens précieux²⁸. Chez Pline, le terme a évidemment une connotation négative : cette « valeur immatérielle » (Abélès 2018 : 93) des objets que crée la *persuasio* reflète les dérèglements d'une société séduite par le luxe. Le même Pline, néanmoins, se montre plus d'une fois capable de déterminer, sans acrimonie, ce qui rend précieux et désirables de tels objets. Autrement dit, il peut parfaitement analyser la valeur immatérielle qui caractérise la – condamnable – consommation des *exotica*. Ainsi le voit-on très souvent souligner la beauté intrinsèque – créée par la nature (voir *infra*, p. 14)²⁹ – des objets qu'il décrit tout au long de son œuvre. Le verbe *placere* (« plaire ») remplit cet office. Par exemple, au sujet de la *callaina* – une pierre précieuse originaire de l'Hindou Kouch et de l'Asie centrale –, Pline dit que les plus estimées ont la couleur de l'émeraude et ajoute : « Cela montre néanmoins que ce qui plaît en elles (*quod placeat*) leur est étranger » – comprendre : ces pièces ont la couleur d'une gemme recherchée, l'émeraude (Pline l'Ancien : XXXVII, 112)³⁰. Le mot *gratia* (« agrément ») est également employé dans le même sens (par exemple, Pline l'Ancien : XXXVII, 49).

Par ailleurs, comme il ressort de maintes allusions de Pline l'Ancien, une composante essentielle de la valeur symbolique des biens précieux orientaux est précisément leur origine étrangère, c'est-à-dire d'au-delà de l'Empire – Pline utilise tantôt les adjectifs *externus* et *peregrinus*, tantôt des locutions telles que « [originaire] d'un autre monde » (*alienus orbis* ; voir, par exemple Pline l'Ancien : XXIV, 89). Ne provenant ni d'Italie – contrée pourtant célébrée par Pline pour sa fécondité – ni de l'intérieur des limites de l'Empire,

26. Le corail rouge de Méditerranée.

27. La question du prix est moins simple que Pline l'Ancien voudrait nous le faire croire. Une analyse d'histoire économique montre que les perles mises sur le marché à Rome n'étaient pas toutes d'un prix élevé.

28. Sur la valeur symbolique des biens de luxe, voir Appadurai 1986 : 36.

29. Pour Pline, l'ingéniosité humaine est parfois capable de donner un supplément de beauté à l'œuvre de la nature. Dans une brève histoire de la marqueterie, il rapporte que l'on a commencé à teindre les bois de placage ; puis on a ajouté l'ivoire ; un degré supplémentaire a été franchi par l'ajout d'écaille de tortue, qu'on a modifiée pour faire ressembler ses bigarrures naturelles aux veines du bois – ainsi deux matériaux précieux sont-ils réunis en un seul. (Pline l'Ancien : XVI, 233)

30. Pour un autre exemple, voir l'opale : « Leur seule mère est, là encore, l'Inde. Étant un composé de ce qui fait la renommée des gemmes les plus précieuses, elles sont d'une extrême difficulté à décrire. Il y a en elles le feu le plus subtil de l'escarboucle, le pourpre éclatant de l'améthyste, le vert marin de l'émeraude et tout cela mêlé brille simultanément d'une manière incroyable. » (Pline l'Ancien : XXXVII, 80-81)

31. Le mot *caelum* désigne la position géographique en latitude d'une région donnée. Dans les conceptions antiques, la latitude et la quantité d'énergie solaire sont interdépendantes, et les contrées favorisées par le soleil sont réputées être fécondes.

32. Pour un autre exemple d'impossible transplantation, voir Pline l'Ancien : XII, 29 (poivre).

33. La question se pose de savoir dans quelle mesure certaines matières premières relèvent de la catégorie du précieux selon l'usage qui en est fait (par exemple, la gomme de l'olivier d'Éthiopie, une exsudation d'un palétuvier de la mer Rouge, servait en pharmacopée à soulager, entre autres, les maux dentaires). Or à la façon dont Pline en parle, on peut penser que ces matières premières étaient valorisées par rapport à leurs équivalents « indigènes ». Sur ce point, voir aussi *infra*, p. 11.

34. Godelier 2000 : 3 : « [...] les biens étaient divisés [...] en catégories hétérogènes : les biens de subsistance, produits de l'agriculture, de la cueillette, de l'artisanat ; les biens de luxe, tabac, huile de palmier, sel, noix de pandanus ; les biens précieux, coquillages, plumes d'oiseaux de paradis, haches ornementales, cochons qui entrent dans les dépenses rituelles à l'occasion des mariages, des initiations, des traités de paix et des fêtes religieuses. Aucun bien d'une catégorie n'était échangeable contre un bien d'une autre catégorie. »

ces produits étrangers sont nés sous un autre « ciel »³¹. C'est le cas, par exemple, des végétaux dont sont issus parfums et aromates (encens, myrrhe, *cinnamomum* [cannelle], nard indien, etc.) : façonnés et « mûris » sous un climat particulier – celui des contrées chaudes –, ils sont totalement rétifs à la transplantation dans le monde méditerranéen :

Parfois c'est du sol qu'on obtient qu'il fasse croître des arbres étrangers (alienas) et qu'il nourrisse de nouveaux venus ; mais le climat (caelum) ne se laisse fléchir en aucune manière. L'arbre du poivre vit en Italie, celui de la casia [une sorte de cannelle] jusque dans la région septentrionale ; l'arbre à encens a vécu en Lydie. Mais d'où faire venir le soleil qui absorbe tout leur suc et fait mûrir leur larme ?

(Pline l'Ancien : XVI, 136)³²

De fait, les contrées de l'Orient, placées sous un « ciel » particulièrement favorable, permettent à l'activité créatrice de la nature (*infra*, p. 14) de se réaliser à un degré inégalé : elles sont, dans les conceptions géographiques de l'Antiquité, des régions plus favorisées que toutes les autres ; elles peuvent offrir des productions exceptionnelles qui relèguent à l'arrière-plan ce que peut produire le monde méditerranéen. Cela vaut pour les parfums, mais aussi pour les saveurs : « Il est étonnant », dit Pline à propos de l'amertume du poivre – devenu à son époque un « populuxe » –, « que son usage ait tant plu » (*ibid.* : XII, 29). En relevant cet apparent défaut, Pline souligne implicitement l'essentiel : le poivre possède ce qu'aucune plante méditerranéenne n'offre, à savoir une amertume aromatique, « que l'on va chercher chez les Indiens » (*ibid.*). On peut donc dire que l'objet produit dans les contrées de l'Orient est d'emblée affecté d'un coefficient de valorisation, au détriment des biens indigènes. C'est ainsi que les vases murrhins et les pierres précieuses, par leur prestige, ont détrôné les métaux précieux « locaux » :

Puis ces objets [soit les coupes d'or et d'argent ciselées] furent abandonnés ; on se mit à les juger méprisables [...]. De cette même terre [d'où les hommes extraient l'or], nous [les hommes en général, non les Romains] avons extrait aussi les vases murrhins et ceux de cristal, dont la fragilité même devait faire le prix [...]. Et cela n'a pas été suffisant. Nous buvons dans une multitude de gemmes, nous composons des coupes d'émeraudes entremêlées et nous nous plaisons à tenir l'Inde entre nos mains pour nous procurer l'ivresse.

(*Ibid.* : XXXIII, 5)

Pour résumer, la valeur symbolique attachée aux *exotica* de l'Inde, de l'Arabie, de Taprobane et d'autres espaces orientaux permet d'affirmer que

les objets importés par les routes de l'Orient appartiennent fondamentalement à la sphère du précieux, du simple fait de leur origine³³, et ce, indépendamment de leur prix qui peut être extrêmement variable (ainsi le poivre était-il peu coûteux). Même déversées en abondance et devenues accessibles aux couches sociales « moyennes » – constituées par ceux que Pline l'Ancien appelle les *pauperes* (les « pauvres », IX, 114) –, certaines marchandises comme les perles et le poivre n'ont pas pour autant perdu leur qualité « honorifique », pour reprendre un terme de Thorstein Veblen (1899 : 156-157).

De même que Maurice Godelier distingue les « biens précieux » et les « biens de luxe » à propos des Siane de Nouvelle-Guinée³⁴, il faut à présent s'interroger sur l'éventuelle distinction à établir entre « précieux » et « luxueux » en ce qui concerne les *exotica* orientaux dans la société romaine : ces objets précieux sont-ils en même temps luxueux ? Pour répondre à cette question, il faut tenter de comprendre comment les acteurs et témoins de l'époque concevaient le bien de luxe. De fait, cette expression n'a pas de strict équivalent dans la langue latine. Le mot *luxuria*, très présent dans l'*Histoire naturelle* et d'autres sources littéraires, désigne des comportements individuels et collectifs à l'égard de certains objets, mais ne sert pas à définir les objets eux-mêmes. Les exemples abondent dans le sommaire de l'*Histoire naturelle* : « Quand les premiers vases murrhins furent-ils importés à Rome ? Luxe (*luxuria*) relatif à ces vases » (Pline l'Ancien : XXXVII, 7) ; « Du cristal [de roche]. Des remèdes qu'on en tire. Luxe (*luxuria*) relatif au cristal. » (*Ibid.* : XXXVII, 9) ; « Combien la mer apporte de matière au luxe (*luxuria*) ? » (*Ibid.* : IX, 53), etc. La *luxuria* est une dynamique : celle du désir (par exemple, le désir de vase murrhin, qui grandit de jour en jour [*ibid.* : XXXVII, 18]) ; celle de l'inventivité créatrice (voir *supra*, note 29, au sujet de l'écaille de tortue) ; celle du raffinement incessant du goût au sein d'une couche sociale supérieure (*ibid.* : XXI, 11) ; celle qui provoque l'épuisement des ressources de la terre (*ibid.* : VIII, 8, au sujet de l'ivoire). Mais, en tout état de cause, la *luxuria* n'est pas l'objet de luxe.

En réalité, ce qui se rapproche le plus de la locution « objet de luxe », ce sont les expressions où intervient le terme *deliciae* (« délices », « jouissance », « agrément »). Ce dernier peut, comme *luxuria*, renvoyer à la satisfaction du consommateur : ainsi les perles et les parfums de l'Arabie arrachent-ils à l'Italie ses ressources monétaires pour les seules *deliciae* des femmes romaines (*ibid.* : XII, 84). Ou encore, à propos d'une série de plantes tropicales productrices de parfums, impossibles à acclimater dans le monde méditerranéen, il écrit :

L'arbuste du cinnamome n'a pas les forces pour atteindre les régions voisines de la Syrie. Les délices de l'amomum et du nard (amomi nardique deliciae) ne supportent pas le voyage, pas même en Arabie, pas même si on les importe de l'Inde en bateau.

(*Ibid.* : XVI, 135)

P. Sellier, *Dessin de vases de la Rome antique*, XIX^e siècle. Illustration de *History of Rome* de Victor Duruy (Kegan, Paul, Trench & Co, 1884).
Collection privée / © Look and Learn / Bridgeman Images.

Mosaïque romaine, III-IV^e siècle, les animaux capturés (autruches et gazelles) menés à bord d'un navire marchand. Villa del Casale, Sicile.
© Archives Alinari, Florence, Dist. RMN-Grand Palais / Raffaello Bencini.

35. Voir aussi, au sujet de l'ambre, Plinie l'Ancien: XXXVII, 49.

36. «L'Arabie et l'Inde sont vantées de partout, et on va demander un remède à la mer Érythrée pour un petit ulcère, alors que le plus pauvre quidam prend chaque jour à dîner de vrais remèdes!» (Plinie l'Ancien: XXIV, 5).

37. Le terme latin *sacer* englobe lui aussi la notion d'interdit, dans un contexte plus spécifique toutefois: «[...] *sacer* se réfère à la sphère de la propriété. Est *sacer* "tout ce qui est considéré comme propriété des dieux" (Macrobie, *Saturnales*: III, 3, 2) [...]. Le *sacer* n'est pas à proprement parler une qualité divine que l'on constate dans un être ou une chose, mais une qualité que les hommes y mettent. Ainsi les dieux ne sont passacrés, et aucun objet ne peut être considéré comme divin. Le sacré n'est pas une "force magique" que l'on place dans un objet, mais simplement une qualité juridique que cet objet possède. Comme toute propriété publique ou privée, celle des dieux est inviolable [...]. L'atteinte à la propriété divine s'appelle, au sens propre, sacrilège.» (Scheid 2010: 24).

Toutefois, *deliciae* peut s'appliquer à l'objet lui-même, dans la mesure où cette catégorie d'objet éloigne les hommes de la vie rustique, simple et grossière d'antan. En ce sens, le mot désigne à peu près ce que nous appelons « objet de luxe »:

Le rang suivant [après le cristal de roche] parmi les objets de luxe (deliciae) revient aux succins [ambre], mais seulement auprès des femmes jusqu'à présent.

(Plinie l'Ancien: XXXVII, 30) ³⁵

Si l'on adopte l'équivalence entre « objet de luxe » et *deliciae*, alors il est possible d'affirmer, sous réserve d'un examen plus fouillé, que la totalité des *exotica* sont à la fois des biens précieux et des biens de luxe. Certes, le doute pourrait surgir au sujet de productions indiennes, arabes ou éthiopiennes employées exclusivement à usage pharmaceutique, tels l'olivier d'Arabie – identique à l'olivier d'Éthiopie mentionné *supra* (note 33) – et le *saccharon*, c'est-à-dire le sucre de canne:

En Arabie, l'olivier fournit également une larme avec laquelle on prépare le médicament appelé enhaemon par les Grecs, qui est d'une singulière efficacité pour refermer les blessures.

(*Ibid.*: XII, 77)

Le saccharon est aussi produit par l'Arabie, mais celui de l'Inde est plus estimé. C'est un miel recueilli sur des roseaux, blanc comme la gomme, cassant sous la dent [...] qui n'est utilisé qu'en médecine.

(*Ibid.*: XII, 32)

Cependant, il serait, à mon sens, erroné de déduire de ces usages prosaïques l'idée que l'olivier d'Arabie et le *saccharon* n'appartiennent pas aux *deliciae*. En effet, ce serait nier l'existence d'une hiérarchie au sein des productions médicinales, car il y a des médicaments plus raffinés que d'autres, du fait des ingrédients qui les composent. Cette valorisation des ingrédients qui viennent de loin est bel et bien affirmée par Plinie à propos de l'olivier: pour un même mal de dent, le « pauvre » (*pauperrimus*) se tourne vers les productions locales, alors que celui qui est mû par la *luxuria* préférera le suc de l'olivier d'Éthiopie³⁶. Le même raisonnement s'appliquerait aisément au *saccharon*. Bref, ces remèdes, par leur seule origine exotique, marquent une forme de raffinement des mœurs et sont, à ce titre, assimilables à ce que nous entendons par « biens de luxe ».

UNE SACRALITÉ MARGINALE ET TRANSGRESSIVE

Résumons: les produits originaires de l'Orient sont, pour la société romaine du Haut-Empire, des objets: 1) précieux, moins par leur prix que par leur valeur immatérielle, notamment leur origine exotique;

2) luxueux parce qu'ils contribuent au raffinement de la vie matérielle. Si l'on ajoute à cela qu'ils sont rendus disponibles sur le marché grâce à un système d'échanges perfectionné, dans le cadre d'une économie hautement monétarisée; qu'ils relèvent strictement du luxe privé; qu'ils expriment à différents degrés la distinction sociale par l'ostentation comme par la distinction – autrement dit le goût sophistiqué – que suppose leur possession; alors, dans ces conditions, on se demande quelle sacralité de tels biens peuvent encore receler. De fait, la société romaine du temps de Plinie semble illustrer l'idée esquissée précédemment, à savoir que l'objet de luxe est en conflit avec les normes morales et que, partant, il ne peut prétendre au sacré, tout précieux soit-il. De fait, *mutatis mutandis*, Plinie ne désavouerait guère un tel propos, lui qui remarque que le développement de la demande d'encens a « désacralisé » ce produit: originellement réservé aux dieux – quelques grains d'encens étaient brûlés dans les cérémonies religieuses –, il sert désormais davantage à agrémenter les bûchers funèbres:

Ce qui l'a faite « Heureuse » [l'Arabie], c'est le luxe déployé par les hommes même dans la mort, puisqu'ils font brûler pour les défunts une matière que l'on avait crue née pour les dieux. Les connaisseurs affirment que la production d'une année n'est pas aussi abondante que la quantité que l'empereur Néron fit brûler à la mort de son épouse Poppée.

(*Ibid.*: livre XII, 83)

Une dégradation analogue a touché les vases murrhins. Au commencement, ils étaient si rares qu'on les consacrait aux dieux; puis est arrivé le moment où le marché les a rendus accessibles:

C'est la même victoire [soit le troisième triomphe de Pompée, en 61 av. J.-C.] qui introduisit pour la première fois à Rome les vases murrhins, et Pompée fut le premier à consacrer à Jupiter Capitolin, à la suite de ce triomphe, des vases à anse et des coupes en cette matière. Ces objets passèrent bientôt à l'usage des hommes et l'on désira même avoir des buffets et des plats à aliments murrhins.

(*Ibid.*: XXXVII, 18)

À vrai dire, Plinie l'Ancien ne se contente pas de déplorer la « désacralisation » de quelques *exotica*. Il n'est pas loin de dire que la consommation même de ces biens précieux est une forme de sacrilège. Partons, pour éclaircir ce point, de cette définition du sacré, reprise à Émile Durkheim: les choses sacrées sont « celles que les interdits protègent et isolent », par opposition aux choses profanes entendues comme « celles auxquelles ces interdits s'appliquent et qui doivent rester à l'écart des premières » (Durkheim 1912: 56³⁷).

Scène de banquet, 50-75 apr. J.-C., Naples, musée archéologique national © Archives Alinari, Florence, Dist. RMN-Grand Palais / Raffaello Bencini.

Pline l'Ancien, *Naturalis historia*. Page de texte enluminée avec les armoiries de Laurent de Médicis. Édition de Venise (Nicolas Jenson) 1472. Londres, British Library, G. 9382, p. 1. akg-images / British Library.

Si le sacrilège est assimilable à la violation d'un domaine interdit, alors il est manifeste que Pline l'Ancien – dans un élan certes assez banal et rhétorique – fait de la *luxuria* une force profanatrice. Je voudrais prendre pour point de départ de mon raisonnement ces introductions solennelles qui jalonnent l'*Histoire naturelle*, et dans lesquelles Pline s'interroge sur les relations entre l'homme et la nature (*natura rerum*). Voici, par exemple, l'introduction du livre XII consacré aux arbres :

Il reste à parler de créatures qui ne sont pas non plus dépourvues d'âme [...] de sorte qu'aucune œuvre de la nature ne soit passée sous silence. [...] Les arbres et les forêts étaient considérés comme le plus grand présent qu'elle offrait à l'homme. C'est des arbres que venaient en premier lieu les aliments ; grâce à leur feuillage la caverne était plus douillette, et de leur écorce on tirait des vêtements [...]. On s'étonne donc sans cesse d'avantage que, parti d'un tel point, l'homme en soit venu à tailler les montagnes pour les marbres, à aller se procurer ses habits chez les Sères (= soie), à chercher la perle dans les profondeurs de la mer Érythrée et l'émeraude au fond de la terre.

(Pline l'Ancien : XII, 1-2)

Le goût pour le luxe – irrévocablement inscrit selon les conceptions antiques dans le développement des sociétés humaines (Berry 1994 : 45-100) – entraîne une exploitation de la nature, laquelle relève d'une certaine forme de sacrilège, puisqu'il y a appropriation illégitime par les hommes de biens qui n'ont pas été mis à leur disposition immédiate.

Pour comprendre cette idée, il faut faire un bref détour et rappeler la conception plinienne du cosmos. Comme beaucoup de ses contemporains, Pline est séduit par la morale et la physique stoïciennes, selon lesquelles le monde est un tout organique. Il identifie le cosmos – l'univers – à la divinité, d'une façon qui rappelle le panthéisme stoïcien (Beaçon 1992 : 26-54) :

Le monde [...] dont la voûte couvre la vie de tout l'univers, doit être tenu pour une divinité éternelle (numen), immense, sans commencement comme sans fin. [...] Le monde est sacré (sacer), éternel, immense, tout entier dans le tout, ou plutôt il est lui-même le tout [...]; embrassant tout en lui au-dedans et au-dehors, il est à la fois l'œuvre de la nature et la nature elle-même.

(Pline l'Ancien : II, 1-4 ³⁸)

La *natura rerum*, c'est-à-dire l'univers, comprend les étoiles fixes, les planètes, l'atmosphère et tous les phénomènes dont elles sont le siège ; au centre de cet univers se trouve la Terre :

La seule partie de la nature qui, pour ses bienfaits éminents, ait reçu de notre vénération le titre de mère. Elle appartient

à l'homme comme le ciel à Dieu. Elle nous reçoit à notre naissance, nous donne ensuite la nourriture et une fois mis au monde nous sert toujours de support ; finalement, elle nous embrasse dans son sein quand le reste de la nature nous a désormais rejetés, en nous couvrant alors surtout comme une mère, et elle n'est jamais plus sacrée que par ce bienfait qui nous rend sacré aussi, elle qui porte même nos tombeaux et nos épitaphes [...]. Bienveillante, douce, complaisante et toujours esclave des besoins des hommes, que n'engendre-t-elle pas sous la contrainte ! Que ne répand-elle pas spontanément ! Quels parfums et quelles saveurs, quels sucres, quels contacts, quelles couleurs, que ne nourrit-elle pas en notre faveur !

(*Ibid.* : II, 154-155)

La puissance bienfaitrice de la nature divine – spécialement dans cet élément central qu'est la Terre – est, comme on le voit, intimement liée à sa capacité créatrice : inlassablement, la nature crée des formes vivantes et inertes. Cette « puissance » et cette « majesté de la nature » créatrice (*naturae rerum uis atque maiestas* ³⁹) sont célébrées à plusieurs reprises par Pline l'Ancien. Dans l'introduction du livre VII, par exemple, il clame que tout peut être source d'émerveillement, particulièrement quand on le découvre pour la première fois : les ocelles du paon, les bigarrures du tigre, la couleur noire des Éthiopiens, la diversité des langues... et tout simplement le fait qu'il n'y ait pas deux visages semblables (*ibid.* : VII, 6-8). Dans l'introduction du livre consacré aux insectes, il invite le lecteur à admirer la nature à l'œuvre chez les plus humbles des animaux (*ibid.* : XI, 2-4). Enfin, dans le passage cité ci-dessus, ce sont les aromates et les épices auxquels il est fait allusion. Reste maintenant à comprendre le point suivant : si la nature et la Terre, sacrées, sont des bienfaitrices ; si, dans la perspective finaliste qu'adopte Pline, elles sont des providences pour l'homme, alors dans quelle mesure la consommation des biens de luxe, notamment des *exotica*, est-elle assimilable à une violation d'interdit, à un sacrilège ?

Pour ce faire, partons de la notice que Pline l'Ancien consacre au poivre. À un moment, il formule ceci :

Or le poivre ne se recommande ni par le fruit ni par la graine. Seule plaît son amertume, et c'est elle que l'on va chercher en Inde ! Quel fut donc le premier à avoir voulu l'essayer dans sa nourriture ? Autrement dit, qui ne s'est pas satisfait de la faim pour ouvrir l'appétit ? Le poivre et le gingembre poussent l'un et l'autre à l'état sauvage dans leur pays, et cependant ils s'achètent au poids comme l'or ou l'argent.

(*Ibid.* : XII, 14)

³⁸. Pour une idée analogue, voir Pline l'Ancien : II, 27.

³⁹. Le terme *maiestas* recouvre les notions de grandeur, de puissance et de dignité suprêmes. Pline évoque plusieurs fois la *maiestas* du peuple romain, maître d'un immense empire (Pline l'Ancien : XIV, 2 ; XV, 9 ; XVI, 32). Il évoque aussi la *maiestas* de la nature : outre le passage cité, voir, par exemple : II, 101 ; VII, 7 ; XVIII, 5.

40. Voir, par exemple, Pline l'Ancien: IX, 110, au sujet des coquillages perliers: «Ils sont accompagnés en haute mer de chiens marins [requins].»

41. Voir aussi le début des livres XXXIII et XXXVI. Ce thème remonte à Lucrèce et l'on trouve des formules analogues chez Sénèque, *Questions naturelles*: II, 28; V, 15 et 18. Sur ce passage, voir le commentaire de Beaujeu dans sa traduction de Pline l'Ancien 1950: 223-224.

42. Nefas: «ce qui est impie», «contraire aux lois religieuses»; violare: «user de violence», «profaner».

La dernière phrase semble signifier qu'il conviendrait de prélever ce qui a été mis à la disposition de chaque peuple du monde par la Terre, au lieu de faire venir de loin des produits pour les seuls besoins des *deliciae*. Ainsi, dès lors qu'il y a des assaisonnements que la terre italienne met spontanément à disposition de ses habitants, l'importation du poivre indien est un dévoiement: on achète à prix d'argent une plante qui pousse chez et pour les peuples indiens; bien plus, l'on doit franchir des mers pour le faire venir en Italie. En un mot, c'est détourner les desseins de la nature que de «marchandiser» quelque chose qui n'était pas destiné à l'être. En cela, la circulation à grande échelle des biens précieux en provenance de l'Orient est une violence faite aux intentions de la nature et de la Terre. Et cette violence devient sacrilège quand l'homme va chercher des objets dont elle avait délibérément rendu l'accès difficile; car, pour aller chercher des perles, il faut plonger au fond des mers; pour obtenir des gemmes, il faut creuser le sol, etc.

La Terre est vraiment la seule partie de la nature envers laquelle nous sommes ingrats. [...] L'eau, le fer, le feu, le bois, la pierre, le grain la tourmentent à toute heure, et pour servir à nos plaisirs bien plus qu'à notre nourriture. [...] Nous pénétrons dans ses entrailles, fouillant les filons d'or et d'argent, les mines de cuivre et de plomb et nous cherchons même des pierres précieuses et certains cailloux minuscules en y enfonçant de profondes galeries. Nous lui arrachons ses entrailles pour qu'un joyau s'étale au doigt même qui va le chercher; que de mains s'usent pour faire briller une seule phalange. S'il y avait des enfers, les souterrains creusés par l'avidité et le luxe les auraient pour sûr déjà mis au jour [...]. Mais les bêtes sont là, à mon sens, pour garder et écarter les mains sacrilèges⁴⁰ (sacrilegas manus).

(Pline l'Ancien: II, 158)⁴¹

À ce stade donc, et plus que jamais, on ne voit guère quelle sacralité Pline pourrait bien accorder aux précieux objets de luxe: d'une part, ils exercent une action dissolvante sur les normes morales et la cohésion sociale de Rome; d'autre part, dans une perspective stoïcienne, ils poussent l'homme à violenter la divine *natura rerum*. Il faut donc le regard détaché et éloigné du moderne pour débusquer, dans un certain nombre d'anecdotes disséminées dans l'*Histoire naturelle*, de rares formes de «sacralisation». De quoi s'agit-il? Pline rapporte souvent des faits qui, pour lui, sont autant d'*exempla*, d'histoires instructives au sujet des dérèglements que provoque la *luxuria*. En l'occurrence, il s'agit d'actes insensés commis par certains individus. Or ce qui pour Pline est un comportement aberrant peut en revanche être interprété par nous comme une forme de «sacralisation» de la «majesté de la nature».

Ces individus sont des êtres qui ont perdu le sens des choses. En effet, pour qualifier les agissements étranges de certains possesseurs d'objets de luxe, Pline utilise souvent le mot *insania* («déraison», «excès insensé»). Ainsi, en introduction du livre XXXVI (1, les pierres), il écrit: «Il reste à parler des pierres, la plus grande folie de notre temps» (*morum insania*). Ailleurs il parle de l'*insania* des femmes acheteuses de perles et de l'*insania* des hommes amateurs de tables en *citrus* (*ibid.*: XIII, 91). Parfois l'aberration du comportement peut être décrite sans que le mot *insania* apparaisse – mais le lecteur comprend de quoi il s'agit. Ainsi, dans une diatribe contre l'or et le luxe, Pline s'exclame:

Que les femmes en [de l'or] aient sur les bras et sur tous les doigts, sur le cou, sur les oreilles, sur leurs tresses; que des chaînes d'or courent autour de leur taille; que de secrets sacs à perles en or soient suspendus au cou des dames, afin que, même en dormant, elles n'oublient pas qu'elles possèdent des perles.

(*Ibid.*: XXXIII, 40)

Sous couvert du terme *insania*, Pline présente une forme d'idolâtrie qui fait transgresser les normes du comportement social chez certains possesseurs d'objets de luxe. Chez les amateurs de pierres précieuses – dont les plus extraordinaires arrivaient de l'Orient –, certains individus auraient considéré comme une profanation de graver des spécimens exceptionnels.

Afin qu'il ne manque rien à notre ouvrage tel que nous en avons établi le plan, il reste à traiter des gemmes et de la majesté de la nature, concentrée en plus petit, plus admirable ici, de l'avis de beaucoup, que nulle part ailleurs. On fait tant de cas de leur variété, de leurs couleurs, de leur matière, de leur beauté que, pour certaines pierres, on va jusqu'à regarder comme un sacrilège (nefas) de leur faire violence (violare) par le burin, alors que c'est là leur raison d'être.

(*Ibid.*: XXXVII, 1)

La notion de «profanation», exprimée deux fois⁴², semble, à mon sens, indiquer que certains individus, portés par un amour idolâtre à l'égard d'objets de luxe infiniment précieux, ont transféré ceux-ci dans la sphère du sacré – pour Pline, bien entendu, il ne s'agit que d'*insania*. Cette hypothèse prend davantage corps à la lecture d'un certain nombre de cas individuels rapportés par Pline:

Un consulaire buvait dans un vase murrhin qu'il avait acheté pour 70 000 sesterces et dont la capacité était en tout et pour tout de trois setiers; de passion, il en rongait les bords, dommage

43. Alexandre le Grand avait accédé au statut de dieu après sa mort.

44. La reine avait parié avec Marc Antoine qu'elle consommerait 10 millions de sesterces en un seul repas.

qui cependant en a augmenté le prix, et aujourd'hui aucun autre vase murrhin n'est estimé plus cher.

(Pline l'Ancien : XXXVII, 18)

J'ai vu alors au nombre de ces objets les morceaux d'une seule coupe [murrhine] brisée, qu'on trouvait bon de conserver dans une urne [funéraire] afin, je crois, de susciter la nostalgie et de faire voir la malveillance de la Fortune, comme si c'était le corps d'Alexandre le Grand⁴³.

(Ibid. : XXXVII, 19)

Aujourd'hui encore existe une opale à cause de laquelle Antoine proscrivit le sénateur Nonius [...]. Ce proscriit, en s'enfuyant, n'emporta avec lui, de toute sa fortune, que son anneau. Il est certain que ce dernier était estimé alors à deux millions de sesterces, mais quelle singulière cruauté d'Antoine, quel amour du luxe, de proscrire à cause d'une gemme ! Et quel entêtement non moins remarquable de Nonius, entiché de l'objet de sa proscription [...] !

(Ibid. : XXXVII, 81-82)

T. Petronius, consulair, étant sur le point de mourir, brisa un vase murrhin qu'il avait acheté pour 300 000 sesterces, afin de déshériter la table de Néron qu'il haïssait. Mais ce dernier, conformément à sa qualité de prince, surpassa tout monde en achetant une seule coupe à anse pour un million de sesterces. Chose digne de mémoire, que l'empereur et père de la patrie ait bu pour un tel prix.

(Ibid. : XXXVII, 20)

Dans tous ces extraits on ne peut manquer d'être frappé par les formes particulières que revêt l'idolâtrie du bien de luxe. Le plus intéressant de tous est, je crois, le premier. Cet acte de dégradation, sinon de destruction, est assimilable à une forme suprême de « conversion en sacré ». En effet, la dégradation de l'objet de luxe exceptionnellement précieux est comme un rituel qui le protège définitivement de toute profanation possible par un autre possesseur. Plutôt qu'un interdit, c'est la dégradation/destruction qui protège l'objet « sacré », cependant que la mémoire de ce qu'il fut reste intacte. Par ailleurs, dans le cas du vase murrhin volontairement abîmé, cet acte transgressif rend l'objet unique, à la façon d'une œuvre d'art. L'observation de Pline est, à cet égard, fascinante : ce vase « rongé » a acquis une valeur marchande accrue...

Assurément, l'on a affaire ici à des sortes de « mise en sacré », marginales et transgressives. Mettre à l'écart des mains profanes un objet de luxe – pur produit du marché – en passant par la dégradation est une forme d'appropriation exclusive d'une œuvre de la nature et l'on comprend que Pline reste perplexe

devant de tels agissements. L'on est moins étonné en revanche que cette « sacralisation » se manifeste particulièrement dans la sphère du pouvoir royal ou impérial. Deux anecdotes ont été retenues par Pline l'Ancien, en rapport avec deux souverains emblématiques : l'une est celle, fort célèbre, de la perle de Cléopâtre⁴⁴ ; l'autre concerne Néron.

Conformément à ses instructions, les serviteurs posèrent simplement devant elle un vase de vinaigre dont la violente acidité dissout les perles. Or elle portait aux oreilles cet ouvrage le plus extraordinaire et véritablement unique de la nature. Tandis qu'Antoine se demandait ce qu'elle allait faire, elle ôta une des perles, la plongea dans le vinaigre et, quand elle fut liquéfiée, elle l'avalala.

(Ibid. : IX, 120-121)

Néron, ayant reçu la nouvelle que sa cause était perdue, brisa deux coupes de cristal en les jetant à terre, dans un ultime accès de colère. Ce fut là sa vengeance, et la punition qu'il réserva à son siècle : que personne d'autre ne bût dans ces vases.

(Ibid. : XXXVII, 29)

CONCLUSION

Le nouveau régime qu'établit Auguste marque le moment où Rome se célèbre comme puissance exerçant une domination universelle. La paix romaine, pour Pline l'Ancien, marque une époque où les échanges pacifiques par le commerce deviennent universels – non sans contradiction, puisque l'exploitation de la nature est désormais sujet d'éloge !

[...] en mettant en communication le monde entier, la majesté de l'Empire romain a fait progresser le genre humain, grâce au commerce des marchandises [...]; toutes les productions, même celles qui étaient cachées auparavant, sont devenues d'usage courant.

(Ibid. : XIV, 2)

Or cet usage devenu « courant » de marchandises auparavant inaccessibles n'est pas autre chose que l'entrée massive du luxe des objets exotiques dans la société romaine, source de soubresauts et de tensions. En effet, alors que le luxe de la monumentalité publique reste légitime, la consommation individuelle de marchandises précieuses est porteuse d'une « charge subversive » (Abélès 2018 : 73) que nul à Rome n'a pu désamorcer : le dernier degré de cette subversion, ce sont les agissements irrationnels d'individus qui, par un comportement assez comparable à la « consommation » de Georges Bataille, détruisent l'objet plutôt que d'en jouir par les voies de la possession ordinaire – ce que

j'ai rapproché d'une forme de sacralisation (*ibid.* : 62-66). Incarnant, tour à tour et selon les points de vue, une « folle exubérance », des cas de folie pure ou l'exceptionnalité d'un certain type d'expérience, ces personnages dont Pline l'Ancien a voulu conserver la mémoire n'ont pas fini de nous laisser songeurs.

Université d'Artois

pierre.schneider@univ-artois.fr

Remerciements :

Cet article dérive d'une communication donnée à la chaire « Anthropologie globale du luxe » (Collège d'études mondiales), dans le cadre d'une journée d'étude organisée par Marc Abélès et Franck Beuvier, que je remercie pour leur invitation. Je remercie également les trois réviseurs de l'article, et spécialement Valérie Huet pour ses judicieuses observations.

Bibliographie

Abélès, Marc

2018 *Un ethnologue au pays du luxe*. Paris, Odile Jacob.

Appadurai, Arjun (dir.)

1986 *The Social Life of Things: Commodities in Perspective*. Cambridge, Cambridge University Press.

Beagon, Mary

1992 *Roman Nature: The Thought of Pliny the Elder*. Oxford, Clarendon Press.

Berry, Christopher, J.

1994 *The Idea of Luxury: A Conceptual and Historical Investigation*. Cambridge, Cambridge University Press.

Citroni Marchetti, Sandra

1991 *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*. Pise, Giardini.

Dubois-Pélerin, Eva

2008 *Le Luxe privé à Rome et en Italie au 1^{er} siècle après J.-C.* Naples, Centre Jean-Bérard.

Durkheim, Émile

1912 *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Presses universitaires de France.

Godelier, Maurice

2000 « Aux sources de l’anthropologie économique », *Socio-anthropologie* 7 [en ligne], disponible sur : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/98>, consulté le 29/07/2019.

Mauss, Marcel

1925 « Essai sur le don. Forme et raison de l’échange dans les sociétés archaïques », *L’Année Sociologique*, t. I [1923-1924] : 30-186.

Pline l’Ancien

1950 *Histoire naturelle*, texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu. Paris, Les Belles Lettres.

2013 *Histoire naturelle*, texte traduit, présenté et annoté par Stéphane Schmitt. Paris, Gallimard.

Sénèque

1929 *Questions naturelles*, t. I, liv. I-III, texte établi et traduit par Paul Oltramare. Paris, Les Belles Lettres.

Schneider, Pierre

2014 « Savoirs lettrés et savoirs pratiques : Denys d’Alexandrie et les marchands alexandrins », *Topoi. Orient-Occident* 19 (2) : 7-23.

Scheid, John

2010 *La Religion des Romains*. Paris, Armand Colin.

Veblen, Thorstein

1899 *The Theory of the Leisure class: An economic Study of Institutions*. New York, Macmillan.

Wilson, Andrew et Bowman, Alan (dir.)

2018 *Commerce and the State in the Roman World*. Oxford, Oxford University Press.

Ci-contre et ouverture

Scène de banquet, 50-75 apr. J.-C., Naples, musée archéologique national (détail) © Archives Alinari, Florence, Dist. RMN-Grand Palais / Raffaello Bencini.